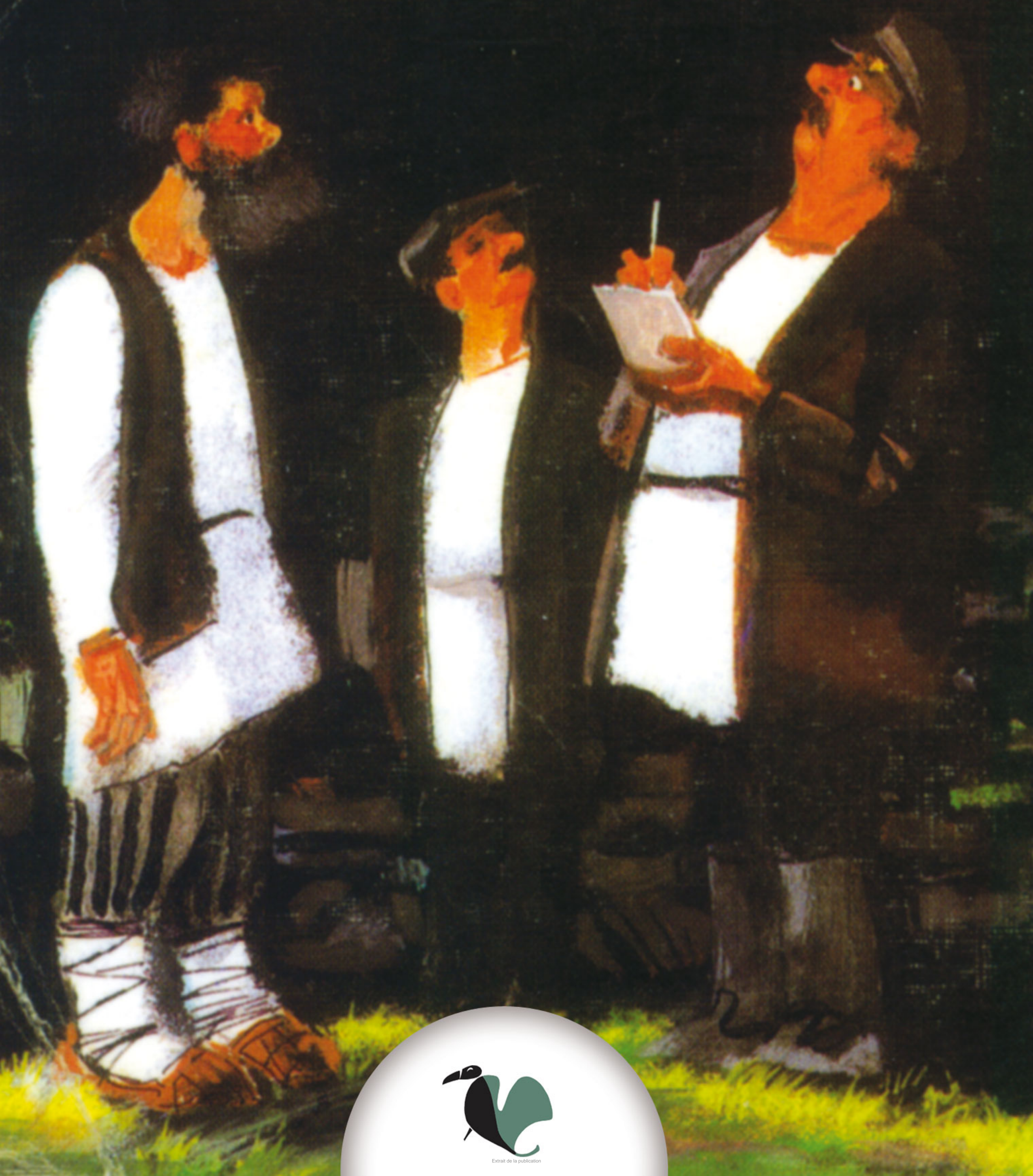


GUSTAV WIED

# LA MÉCHANCÉTÉ DE LA VIE



Extrait de la publication



# La Méchanceté de la vie



Gustav Wied

# La méchanceté de la vie

Tableaux de Gammelkøbing

*Traduit du danois par Nils C. Abl*

*Ouvrage publié avec le concours du*

DANISH ARTS COUNCIL'S  
COMMITTEE FOR LITERATURE

**GINKGO**éditeur

Extrait de la publication



Titre original : *Livsens Ondskab*.  
Publié pour la première fois par les éditions Gyldendal,  
en 1899, à Copenhague.  
Traduction d'après le texte de la 19<sup>e</sup> édition de 1966.

Ginkgo Éditeur, Paris, 2004  
© pour la traduction française





## Première partie

### 1.

La ville donne sur le fjord. Il y a un sentier de promenade qui longe les jardins, d'où l'on voit l'eau, les collines au loin, les bois et les fermes.

C'est une vieille et belle ville, pleine de petites maisons étranges, de rues qui serpentent et de ruelles aux noms singuliers.

L'église est sur une hauteur, grande et blanche, avec des vitraux de toutes les couleurs et un fronton dentelé.

C'est l'église des « Sœurs Blanches ». Le nom vient des temps catholiques de la ville, quand il y avait un couvent sur les remblais de gravier, des maisons de charité et des écoles religieuses, quand les fils et les filles de bourgeois apprenaient – entre psaumes et vapeurs d'encens – que la vie sur Terre ne pouvait être autre chose qu'une errance dans la prière et le renoncement. Entre forêts sauvages et profonds précipices, où mille dangers guettaient chacun de leurs pas. On ne pouvait que tenter de se rapprocher du but, sain et sauf, en prenant garde aux faux pas, de jour et même de nuit. Toutes les pensées, tous les souhaits et tous les désirs devaient se concentrer non pas sur le Monde et ce qu'il était, mais sur une seule et indicible vérité : la vie n'était qu'une mort éternelle, et la mort n'était que le seuil de la vie éternelle.

Oui, c'est ainsi que l'on vivait alors. Et c'est cela qu'on apprenait.

Maintenant il en est tout autrement.

Non pas que la ville soit « sans Dieu ». En aucune façon ! Le dimanche et les jours saints, on s'asseyait sur les vieilles chaises en chêne brut des « Sœurs Blanches », et on prêtait pieusement l'oreille au sermon du prêtre et aux orgues sonnantes. On s'aquittait de l'impôt et de la dîme auprès des autorités terrestres et ecclésiastiques représentantes de Dieu sur Terre.

Aux pauvres, on trouvait de petits travaux et des quignons de pain avec du beurre – s'ils conservaient une certaine forme de dignité dans le besoin. Et à Noël, toute la ville « empaquetait-cadeau », dans des gilets de flanelle et de petits pantalons, les gamins déguenillés des rues.

*Mais* – et c'est en cela qu'on savait que le présent n'était plus le passé, comme aurait pu dire un moraliste – on n'allait plus à l'église, on ne donnait plus des quignons de pain beurrés, on ne payait plus son impôt et sa dîme, et on ne tricotait plus des pantalons et des gilets parce qu'on *devait* le faire, sous l'empire d'une irrépressible nécessité intérieure... Non : on le faisait parce que le voisin le faisait.

Car la ville était petite et les rues n'étaient pas larges, ni longues. Sans le vouloir on regardait chez le voisin. Et on savait à l'odeur ce qu'il mangeait pour déjeuner.

Et les acrobaties culinaires de Mme Heilbunth le dimanche expliquaient en grande partie le poulet au chou rouge de Mme Lassen le mardi...

## 2.

C'était samedi, jour de nettoyage et d'encaustique. Les cloches de l'églises sonnaient sept heures, et les rues étaient encore calmes.

Pourtant, de part et d'autre de la ville, on entendait le bruit incessant des bavardages des servantes et leurs rires étouffés. Leurs robes de coton flottaient au vent. Une main se tenait au montant de la fenêtre, et l'autre frottait les vitres avec le chiffon trempé d'eau-de-vie qui les faisait reluire.

– Où est passé le petit Thomsen ? cria la grande Engeline, qui astiquait énergiquement les fenêtres du consul Mørch, avec de petits bruits qui rappelaient le gazouillement d'un oiseau.

– Il doit être en train de se changer ! murmura la bonne du directeur du téléphone, la grosse Rikke<sup>1</sup>, depuis le second étage. Elle avait la voix chuintante de quelqu'un qui parle dans un tuyau de drainage.

Engeline hurla de rire et se retint au chambranle pour ne pas tomber.

– Qu'est-ce qu'elle dit, Rikke ? Qu'est-ce qu'elle nous dit là ? Est-ce qu'elle a dit quelque chose de drôle ? entendit-on de tous côtés.

– Elle dit que « Thummelumsen<sup>2</sup> » est en train de se mettre une couche propre sur le cul !

– Ha-Ha ! Hi, hi, hi ! pouffa le cœur de robes de coton en se tortillant de rire.

– Bah ! grimaça la vieille Dorthe sous les toits.

– Machines à rire ! dit-elle en faisant claquer le linge de Mme Reiersen. – Gamines !

Une charrette de paysan passa la « porte des Nonnes » en grondant. Les chevaux allaient au petit trot, et le charretier, affaissé sur son siège, somnolent, clignait des yeux comme s'il était en train de s'endormir.

1 Impossible de rendre le jeu de mot « fede Rikke », la « grosse Rikke », qui joue sur la proximité phonétique avec « Fredrik », Frédéric, dont « Rikke » est la troncation féminine.

2 « Thumsen », « Thummelumsen » sont des diminutifs péjoratifs du nom propre « Thomsen ».

Puis ce fut un chargement de bois, dont le bruit sur le pavé emplît tout la rue et fit trembler les vitres.

Quelques filles tournèrent la tête et lui souhaitèrent bonjour en criant.

Une rafale de vent se coula entre les toits, gonflant les robes de coton comme des ballons.

– Hé, hé, hé ! ricana le garçon de ferme, réveillé, en jouant du fouet en direction d'Engeline.

– Paysan ! murmura la grosse Rikke à travers son tuyau de drainage. Tu aimerais bien, hein !

Et des rires éclatèrent à tous les étages et dans toute la rue. Le paysan lança un œil rusé sur ces dames et préféra s'éloigner un peu...

Cela se passait dans la rue principale de la ville, celle qu'on appelait Søndergade<sup>3</sup>. Les maisons, des deux côtés, ressemblaient à deux rangées de dents gâtées, vieilles et inégales. Grandes, petites, larges, courtes, ou tronquées, entassées les unes sur les autres.

Une toute petite « dent » d'un seul étage, à trois fenêtres était coincée entre deux autres maisons trop grandes qui avaient un deuxième étage et des combles. C'était là qu'habitait celui qu'on appelait « Thumsen ».

## MERCERIE-BONNETTERIE KAREN THOMSEN

pouvait-on lire sur la porte de la boutique.

La maison était peinte en gris perle, avec l'entresol brun clair. La boutique donnait directement sur la rue.

« Thumsen » s'appelait en réalité Emanuel, et c'était le fils de Karen.

– Le voilà ! chuchota Engeline.

Son chuchotement était distinct et précis, comme

<sup>3</sup> La route du Sud, littéralement traduit.

un courant d'air dans l'embrasure d'une porte.

La grosse Rikke plia la quenelle qui lui servait de cou pour pencher son visage au-dessus de la rue.

– Bonjour, monsieur Thomsen !

– Bonjour, monsieur Thomsen ! dit aussi Engeline.

Et puis

– Bonjour ! Bonjour ! Bonjour ! lancèrent des voix alentours. Mais le petit homme semblait ne pas voir ni entendre ce qui se passait autour de lui.

Il était sorti de la boutique avec un broc d'eau et un balai. Il se mit à arroser consciencieusement une partie du trottoir et de la chaussée. Comme s'il était responsable de leur propreté.

Il arrosa en suivant une ligne imaginaire. Pas une goutte ne tomba sur la part de la rue qui aurait pu dépendre des voisins ou des vis-à-vis.

Après l'arrosage, il prit le balai et balaya.

Alentour filles et femmes émergeaient petit à petit des portes et portails de la rue pour aller chercher du pain et du lait. Pendant ce temps, les caissiers et les livreurs, encore ivres de sommeil, débarrassaient les devantures de leurs volets.

Le soleil brillait au-dessus des grands arbres et dans les rues ; et la plupart des cheminées de la rue se panchaient de bleu.

– Thomsen, pourquoi vous balayez comme ça tous les jours ?

C'était le transporteur de la maison voisine, sur le pas de sa porte. Il était paresseusement adossé au mur. Il baillait et s'étirait, faisant craquer ses articulations une par une.

– Je ne comprends pas, dit-il. Et il va falloir tout rebalayer ce soir parce que c'est *samedi*, hein ! *Bonjour* ! ajouta-t-il à haute et intelligible voix, mais Thomsen continua son travail sans répondre.

– Bonjour ! fit Thomsen finalement, poliment, mais sans lever la tête.

– On devrait vous donner un appareil auditif comme à Mlle Reiersen, fit l'homme en disparaissant dans son jardin où l'on criait après lui... quand les gens vous parlent, hein ?

Mais Emanuel Thomsen ne daigna pas répondre.

Les voitures grondaient à présent les unes après les autres sous la « Porte des Nonnes ». La plupart traînaient une remorque derrière elles, où étaient entassés deux ou trois cochons.

Le samedi était le « cochondi » de la ville, et les paysans se boucuaient à la boucherie.

À plusieurs reprises, on entendit les cris des bêtes dans leur remorque, réveillées par les cahots des pavés.

– Eu ! Eu ! Aï ! Aï ! hii ! hurlaient-elles.

Et les filles aux fenêtres alentour hurlaient avec elles et secouaient la poussière de leurs chiffons sur la tête des paysans.

– Hé ! grogna Emanuel lorsqu'une voiture fit voler le coquet tas d'ordures devant la boutique de sa mère.

– Tu n'as qu'à construire une palissade ! lui cria le charretier. La rue, c'est pour les voitures !

– Fini ! cria la consulaire Engeline, en disparaissant avec un « hop ! » à l'intérieur de la maison.

– Pareil ! fit Rikke en rampant péniblement sur le chambranle. Elle était si ronde qu'elle ne pouvait pas se dégager autrement que sur le côté.

– Au revoir, Thumsen, dit-elle, avant de fermer la fenêtre. – Salue « Mortensen » pour moi !

Les cloches de l'église sonnèrent huit heures trois quart. Toutes les boutiques étaient ouvertes et il y avait beaucoup de circulation dans Søndergade. On entendait le bruit des portes qui s'ouvraient et se fermaient, et les clochettes des boutiques.

Les petits vendeurs de journaux firent claquer leurs sabots sur les pavés en sifflotant. Et le soleil enflamma les vitres impeccables du côté gauche de la rue.

« Thomsen » avait reposé broc d'eau et balai, et il était maintenant occupé à astiquer consciencieusement la poignée de porte en cuivre de la boutique.

La sage-femme, Mme Fredriksen, passa devant la mercerie, son sac à la main.

– C'est un sacré travail, ça, Thomsen ! dit-elle en s'arrêtant.

– Il faut bien travailler, madame Fredriksen ; c'est pourquoi Dieu nous a mis sur Terre.

– Ah, mais Dieu est aussi avec moi dans mon bon vieux lit !

– C'est un peu différent...

Emanuel continuait à frotter sans relâche.

– Bonjour, madame Fredriksen ! cria le professeur Clausen depuis l'autre trottoir (il faisait sa promenade du matin). Est-ce que les cigognes sont déjà passées ? cria-t-il. Si tôt dans l'année, hi, hi, hi ? ... Bonjour, Thomsen !

– Bonjour, monsieur le professeur !

– Vous avez raison, dit Mme Fredriksen. La jeunesse est ardente, monsieur le professeur !

– Hi, hi ! éclata le professeur en s'éloignant.

– Ça, c'est un homme brillant ! dit la sage-femme en hochant la tête. *Lui*, je l'aime bien.

– Peut-être un peu trop beau-parleur pour les enfants... suggéra Thomsen.

– Oh, toi ! rugit Mme Fredriksen en le chassant gentiment à coups de sac.

– Oui, oui, Madame Fredriksen, mais c'est qu'il y a tellement de choses sales dans ce monde...

– Tu es un entêté, Thomsen !

– On est ce qu'on est, madame Fredriksen...

– Mais on n'est pas toujours ce qu'on aurait dû être !

– On ne comprend pas ce que vous voulez dire...

Il y avait un mot que Thomsen n'employait jamais : je.

– Je veux dire que si les choses étaient si bien faites que cela, alors tu serais certainement une femme ! Hi ! Hi !

Emanuel rougit et se replongea dans son travail.

– Oui, oui, encore un bon mot ! s'écria Mme Fredriksen en lui tapotant généreusement les épaules. – Allez ! Maintenant, je rentre au dodo ! Bonne journée Thomsen !

Et salue ta maman pour moi !

De petits groupes d'écoliers avec des sacs à dos, des cartables et des livres en bandoulière envahirent la rue en traînant des pieds. Les filles d'un côté, les garçons de l'autre. Au moment de se croiser, les filles évitèrent les garçons tandis qu'ils leur jetaient des regards moqueurs.

– Thumsen, Thummelumsen ! dirent quelques grands dadais, en passant près de la mercerie. Et ils s'enfuirent en courant, par crainte des représailles.

Mais le petit Emanuel ne se souciait pas d'eux. Il travaillait encore, calmement et énergiquement, car c'était un homme conscient de son devoir.

– Petit Manuel, tu devrais rentrer et boire ton café, mon garçon !

– On doit d'abord finir la porte, maman Karen !

– Alors je bois le mien, dit doucement Mme Thomsen, en passant dans l'arrière-boutique.

– Bois ! dit Emanuel.

– Quand est-ce que tu viens, *toi* ?

– Dans un quart d'heure !

Quand la serrure de la porte brilla comme de l'or, Thomsen rassembla ses affaires pour répondre



à l'appel de sa boisson matinale.

Au moment où il ouvrait la porte de la boutique, un gros chat gris-bleu vint se frotter contre sa jambe, tendrement.

– Mais c'est Knors ! dit-il d'une voix câline en soulevant l'animal dans ses bras, malgré tout ce qu'il portait déjà. – Comment va mon petit chat-chat ?

– Miaou-ou ! dit Knors en enfouissant son museau sous son bras.

### 3.

Dans la petite arrière-boutique, Madame Thomsen était assise dans son fauteuil, devant la fenêtre, et elle cousait l'ourlet de quelques mouchoirs.

La lumière du jour se frayait un chemin entre les pots de fleurs sur l'appui de la fenêtre, et se posait sur elle, sur ses cheveux blancs, sur ses joues fraîches et rouges. Elle avait l'air tellement jeune. Et ses yeux bleu clair étaient doux et bons.

– Je vais chercher le café, Manuel, dit-elle en trotinant.

– Merci, merci, Maman Karen ! dit-il en s'asseyant dans le canapé, derrière la jolie table en acajou ovale.

Il y avait une nappe blanche en crochet sur la table. Et sur le canapé et sur les chaises, il y avait d'autres « pièces » de crochet blanches.

– Alors, Knors, dit Thomsen poursuivant l'interrogatoire du chat qu'il tenait toujours dans ses bras.

Comment ça va ?

Knors frotta sa gueule contre la manche de son maître en essayant de ronronner.

Ce chat était objectivement une antiquité. Les poils n'étaient plus très longs sur son dos ; et ses oreilles

étaient déchirées et plusieurs fois mangées, à la suite de nombreuses joutes amoureuses. C'était un mâle. Et il lui manquait un œil.

– Est-ce qu'il y a d'la souris dans le piège, M'man ? cria Thomsen en direction de la porte de la cuisine.

– Je les lui ai déjà données, lui répondit-on.

– Combien y en avait-il ?

– Deux.. Mais il n'avait pas envie de les manger.

– Non ! mais il joue avec... hein mon chat ? Ça nous amuse de les voir et de jouer avec ? continua-t-il en caressant le museau du chat avec la paume de sa main.

– Ça nous amuse ? hein ? Ça nous amuse ?

Le chat éternua.

– Il éternue ? Il a pris froid ? demanda douloureusement Thomsen, en le déposant prudemment dans un coin du canapé.

Mme Thomsen revint de la cuisine avec un plateau.

– Tiens, petit Manuel. Bois maintenant, pendant que c'est chaud.

Manuel flaira les vapeurs de café.

– Maman fait le meilleur café de tout le Danemark ! dit-il.

La vieille sourit, satisfaite, et retourna à son ouvrage.

Chaque matin, le fils faisait l'éloge de son café. Et s'il ne l'avait pas fait, elle aurait pensé qu'il était malade ou qu'il lui était arrivé quelque malheur...

Parce qu'ils en avaient connu, tous les deux.

Mme Thomsen soupira et regarda craintivement son « garçon », du coin de l'œil.

Knors était maintenant roulé en boule dans un coin du canapé ; et Emanuel buvait son café avec de petits bruits goulus. De temps en temps, il prenait un peu de mie de pain blanc qu'il mettait sous le nez du chat qui les grignotait voracement.

Une tiédeur agréable régnait dans la pièce. On n'était

encore qu'à la fin du mois d'avril et l'on faisait du feu dans le poêle. Et dans un coin, un pot-pourri diffusait une odeur épicée.

– C'en est bientôt terminé pour eux, là-bas ! dit brusquement Emanuel.

La vieille sursauta :

– Cela fait si longtemps que tu le dis, Manuel...

– Ce sera un grand jour, quand on reviendra à la ferme, m'man Karen ! dit le fils, l'œil brillant.

– Oh, oui... Mais pour l'instant, on est plus ou moins coincés ici.

– Et on pourra se pavaner devant tous les arrogants de la ville !

– Je trouve qu'ils sont bien gentils, mon petit Manuel.

– Ce sera pour la fin décembre.

– Mais tu n'as pas assez d'argent, Manuel !

– Ça vient, Maman Karen, ça vient !... Ce sera pour la fin décembre. Et alors... ! dit Thomsen en claquant des doigts de triomphe.

– Comment en es-tu si sûr... ?

– Bech, le marchand ! Il ne va pas attendre longtemps que Cornelius le rembourse ! C'est un vieil ami de Papa, tu sais.

– Oh, *cette* amitié-là...

– Cette fois, ça ne se passera pas comme ça !

– Si Bech l'avait voulu...

– C'était la banque. Bech avait d'autres priorités !

– Oui, oui, Manuel, mais...

– Maman Karen, dit le fils en se tournant soudainement vers la fenêtre, – pourquoi es-tu toujours aussi pessimiste, dès qu'il s'agit de la Ferme ?

– Ce n'est pas ça, Manuel, mais...

– Mais quoi ?

– Quand on n'est sûr de rien...

– Est-ce qu'on ne connaît pas la terre ! dit le petit

en se rengorgeant dans le canapé. – Est-ce qu'on n'est pas le fils d'un propriétaire ! Est-ce qu'on n'a pas travaillé au moulin pendant dix-neuf ans !

– Oui, oui, mon petit Manuel ! Et avec la bénédiction de notre Seigneur...

– Dieu est avec nous ! dit Manuel sans hésiter. – Je l'ai souvent remarqué, tu sais !

– Oui, oui, si tu le dis...

Manuel regarda la pièce autour de lui, d'un œil brillant.

– Et tous ces meubles que l'on *possède* ! Et tu se souviens de la place qui est vraiment la leur, hein ? leur vraie place !

Mais à ce moment un nuage passa devant son visage.

– Pourvu que Mortensen vive jusque là ! dit-il. – Il n'y a rien à craindre en ce qui concerne Knors, il est résistant. Mais l'autre... On pense qu'il est devenu un peu bizarre ces derniers temps.

– Oh, non, c'est toujours la même chose...

– Ils sont venus ici il y a quinze ans, poursuivit Thomsen élégiaque, – et, comme nous, ils se languissent de la Ferme. La méchanceté a souvent été sur eux. Même les meubles sont malheureux, ici...

Il tendit les mains vers le grand secrétaire en acajou à la mode d'autrefois, qui brillait dans le fond de la pièce contre le mur de la cuisine. On y avait rangé en petits tas coquets des cales en pierre, des cognées et des coquillages tachetés.

– Ah ! S'ils pouvaient comprendre ce que signifie le tableau ! Ils pourraient se souvenir de ce que c'était !

« Le tableau » était accroché au-dessus de la tabatière, dans le coin. C'était une toile peinte à l'eau, de couleurs criardes. Elle représentait une ferme blanche et lumineuse, avec un toit de chaume safrané et des fenêtres et des portes vertes comme l'herbe. Une rangée

- Plus de vin, Thomsen, plus de vin ! criait-on.
- Qui veut avoir le plateau de fromages avec de la viande dessus ?
- Ah, va en enfer !
- Chaque fois que je m'en vais, ma fille vient avec moi...
- Un Lysholm, mon vieux ?
- Pouah ! Diable, il est tiède !
- Skål, frères !
- Skål ! Skål ! Skål !

On cria et on hurla. On rit et on chanta. Et on fut sentimental. On se tapait dans le dos et on se prenait dans les bras. Les vieux regards brillaient d'une joie bien vivante. Le professeur tenta de reprendre la parole, mais personne ne voulut l'écouter... Le receveur Lassen essaya de poser une bouteille de bière en équilibre sur son nez. Et le rentier Eriksen peigna la barbe du directeur Røssel avec une pince de homard.

Il était impossible de s'entendre avec les rires, les cris et les hurlements.

– Messieurs, messieurs ! beugla le rédacteur en chef Heilbunth, vautré sur son siège de président comme un Falstaff gras et bienheureux. – Messieurs ! Messieurs ! Il y a quand même des limites !

Au même moment, le contrôleur des douanes Knagsted prit dans sa main velue d'Esau l'edam rouge et rond qu'il lança à travers la table, avant de tomber, emporté par sa force, au milieu de toutes les bouteilles vides.

C'était comme si la salle s'écroulait.

Et là-bas, dans le coin le plus éloigné, près de la porte de la cuisine, Manuel regardait tout cela, indigné, scandalisé, révolté, horrifié... droit comme un cierge au milieu d'un sabbat de sorcières.

Achevé d'imprimer en xxxxxxxx 2004  
Sur les presses de xxxxxxxx  
N° imprimeur : xxxxxxxx